

Miroirs du passé

Irène Enok Maben

Miroirs du passé

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12750-7

*À toi, Carine Dominique Messina.
Notre magnifique amitié, longue de plus d'une
trentaine d'années, a inspiré la naissance de ce
texte. Merci d'avoir toujours été là pour moi.*

Chapitre I : Au cœur de la forêt

J'étais une femme, la cinquantaine passée et ce n'était qu'une supposition. Je ne pouvais dire avec précision l'âge que j'avais. Nous vivions à une époque où l'âge se comptait aux nombres de saisons. Avec les variations climatiques, il arrivait que certaines saisons se fassent plus longues que d'autres. Mon embonpoint et ma taille imposante s'associaient à ma posture sociale pour m'apporter une incontestable présence, un respect sans pareil et une considération communautaire. Dans notre environnement, l'espérance de vie ne semblait pas encore avoir atteint sa vitesse de croisière ; je faisais partie des aînés. Nous avions certes quelques vieillards, mais ils se comptaient du bout des doigts, c'étaient des sages.

Nous vivions dans un village reculé, au cœur de la forêt. La civilisation n'avait pas encore frappé à la porte de chez nous. Nos cases étaient construites de matériaux provisoires : les murs en terre battue et les toits de chaume. Le village était frais et nous nous réchauffions souvent autour du feu. Nos lits étaient

faits de bambou. Les tenues que nous arborions étaient confectionnées à base de feuilles et de peaux séchées. Nous cachions prioritairement nos sexes, le reste du corps restait exposé à cette redoutable nature à laquelle nous essayions de nous accommoder.

La dernière nuit avait été pluvieuse, je le reconnaissais à l'humidité du sol et à la fraîcheur de l'herbe. Je devais prendre part à une cérémonie traditionnelle dans le village. J'étais très excitée à l'idée de cette cérémonie à laquelle j'allais assister aux cotés de mon mari, aux côtés de notre mari... J'étais la première épouse du chef de notre communauté, Mon rang me conférait de nombreux égards. Je devais régulièrement tenir ce type d'engagement et je le faisais d'ailleurs pour mon propre plaisir. C'était avec moi que notre époux, le chef, effectuait ses sorties officielles. Cette tradition datait de toujours et le harem de coépouses qui étaient d'ailleurs sous mes ordres n'y trouvaient pas d'objection. Je partageais la case principale de notre tribu avec mon époux. J'y avais un lit personnel et le grand lit appartenait à mon mari qui y recevait respectivement chacune d'entre nous, selon un calendrier que j'avais établi.

Je fis ma toilette et me préparai à rejoindre la place publique où se tiendrait la cérémonie. Une cohorte de coépouses me retrouva pour m'aider à enfiler mes colliers. Elles semblaient toutes dévouées à mon service. Je sortis mes grands colliers de perles et mes coépouses les superposèrent sur ma poitrine les uns après les autres. C'étaient des perles

variées, grosses ou petites, longues et moins longues. Elles se dressaient voluptueusement sur mon impressionnante poitrine, poitrine alourdie par d'énormes seins, seins aplatis au fil des maternités. Ma tête était coiffée de quatre grosses nattes qui retombaient de part et d'autre de mon visage. Un autre collier, ajusté aux tresses, venait parfaire ma coiffure. Je mis un nouveau cache-sexe de feuilles, confectionné par les soins d'une de mes coépouses. Mon visage et mon corps étaient scarifiés de diverses manières, conformément aux habitudes esthétiques de notre communauté.

Notre mari, le chef, était déjà parti pour la place publique, accompagné de quelques notables. Je devais me dépêcher de les rejoindre. J'étais un peu angoissée à l'idée de faire ce chemin toute seule, mais je n'avais pas le choix. Mes coépouses n'étaient pas autorisées à quitter le campement. Avant de partir, je fis quelques recommandations pour le repas de la journée. Munie de ma lance, j'empruntai alors le petit sentier qui débouchait sur la place publique à quelques encablures de notre clan. Le chemin était une route sinueuse en pleine forêt, recouverte de part et d'autre de grands arbres et bordée d'une herbe touffue, à la fois verte et fraîche. Je connaissais la route par cœur, j'avais l'habitude de l'emprunter, mais jamais seule. Mes pieds nus et palmés se précipitaient sur cette route boueuse et rougeâtre, j'avais hâte d'atteindre le lieu des cérémonies.

Au tournant de la route, je m'arrêtai brusquement. L'immense silence de la forêt avait été rompu par un bruit étrange et m'avait sortie de mon enthousiasme. Un profond sentiment de peur envahit mon cœur. Un rugissement se fit entendre non loin. Je me remémorais les rencontres inattendues avec des bêtes sauvages sur cette route, racontées par les villageois. La peur que je ressentais céda vite place à la panique. La route était déserte, j'étais la seule à l'emprunter à cette heure pourtant matinale de la journée. Je repris subitement la marche, serrant ma lance dans la main, le pas plus pressant, avec cette soudaine panique dans le ventre. Je me retournais de temps en temps et regardais derrière moi comme si quelqu'un me suivait. Je ressentais une envie de prendre mes jambes à mon cou. J'entendis un bruit lourd dans le feuillage. Je me mis à courir, doucement, puis à perdre haleine...

Cette course folle ne m'amena nulle autre part que sur mon lit. Je m'étais brusquement réveillée, avec encore au ventre cette angoisse et l'essoufflement qu'elle avait provoqué en moi. Je transpirais de manière visible. Mon cœur battait à rompre. Mince ! C'était un rêve, juste un rêve... Je n'en revenais pas. Tout m'avait semblé si réel, si clair... Je pris mon téléphone pour regarder l'heure, il était 4 h 50, le jour allait bientôt se lever. J'allumai la lampe de chevet, la lueur qu'elle répandait me reconforta et me permit de dissiper mon apeurement. Assise sur le lit, je m'interrogeais sur le rêve que je

venais de faire, il ne correspondait en rien à la vie que je menais. Tout m'opposait à cette drôle de femme : l'âge, la morphologie, l'époque, la région... J'étais interloquée. Pourtant, la conviction que j'avais et de laquelle personne n'aurait pu me défaire était que cette femme était bien moi ou alors j'étais elle. Je l'avais ressenti au plus profond de moi. J'avais ses pensées, j'avais ses sentiments, je connaissais ses habitudes, j'étais familière à cet environnement, je connaissais ce qu'elle connaissait, ça ne pouvait donc pas être un personnage en dehors de moi que j'avais peut-être observé ; c'était bien moi.

– Tu as fait un mauvais rêve ? s'enquit mon mari, à moitié agacé par la lumière.

– Un rêve surtout bizarre, répondis-je, encore sonnée.

– Toi et tes rêves... Rendors-toi, nous en parlerons au réveil, s'il te plaît.

Il me tendit la main pour m'inviter à me recoucher, j'éteignis la lumière et me blottis dans ses bras, essayant de retrouver le sommeil. Nous étions dimanche, et je n'allais pas me priver de dormir.

Mon mari se leva aux aurores, enfila sa tenue de sport et sortit retrouver ses amis avec lesquels ils allaient jouer au ballon. C'était son rituel favori du dimanche matin. Il ne prit pas une seconde pour me demander de lui parler de mon rêve, je choisis aussi de ne pas en parler. Je devais l'agacer avec ces mirages qui, pour lui, n'étaient autre que le fruit de mon

imagination. Il prétendait même que je regardais trop le petit écran et mon esprit captait ce que j'y voyais pour le reproduire dans mes rêves... Mon mari repoussa la porte derrière lui, je savais qu'il ne reviendrait pas avant midi. La partie de football particulièrement prisée débouchait sur un grand moment de beuverie, de délectation et d'extase. C'était comme ça, ces plaisants moments de sport du week-end, affectueusement appelés 2-0 (deux-zéro) chez nous.

Koné, mon mari, était un esprit on ne peut plus rationnel. Tout pour lui avait une explication naturelle. Il ne croyait qu'en ce qui pouvait être démontrable. Nous étions mariés depuis une dizaine d'années et si nous étions souvent d'accord sur certains sujets, les questions métaphysiques nous distanciaient toujours. Je lui avais dit que certains de mes rêves me faisaient visiter des époques reculées, et il m'avait répondu que le propre des rêves était de présenter des situations qu'on ne pouvait pas toujours expliquer. Je partageais avec lui certains rêves que je faisais et il m'écoutait souvent sans y accorder beaucoup d'intérêt. Pour chaque situation que je lui narraï, il essayait d'y apporter une explication rationnelle, établir un lien avec mon quotidien. J'étais parfois consolée par ses déductions, mais je savais que sur cet angle-là, nous n'avions pas la même sensibilité.

J'étais seule ce dimanche matin. Nos enfants étaient allés passer les vacances au village, auprès

de ma maman. Ils aimaient ces moments où ils pouvaient rompre avec le bruit et l'agitation de la ville pour embrasser le calme et le naturel du village. Ma maman était une mère poule, elle se plaignait d'ailleurs quand nous n'étions pas disposés à laisser les enfants aller au village. Pourtant, l'idée de voir les enfants partir pour une si longue période ne me rassurait pas. Koné avait estimé que c'était bien pour eux, et j'avais décidé de m'habituer à cette séparation. J'allais tirer parti de ces deux mois pour me reposer de mes obligations de maman, en profitant de mon mari et en pratiquant des activités comme la décoration pour lesquelles j'étais fascinée. La seule entorse à mon pied était l'absence de Siména. Siména était ma meilleure amie. Elle venait de se rendre dans une région assez éloignée pour y couvrir un festival. Nous aurions passé beaucoup de temps ensemble si elle avait été là, mais sa mission allait s'étendre sur deux semaines, et je m'impatiais de la voir revenir.

Ma nièce Djè avait prévu de passer la journée avec moi, elle allait arriver dans la matinée. Nous avions prévu de faire ensemble une nouvelle recette de gâteau qui nous avait laissées bouche bée sur les réseaux sociaux. J'aimais bien, quand le temps me le permettait, découvrir de nouvelles recettes de friandises pour le plaisir de nos enfants. Djè et moi avions un bon feeling, nous passions en général d'agréables moments ensemble, même si nous n'étions pas toujours d'accord sur certains sujets. Je